

quité du jeu, la locution étant complètement perdue dès les origines de notre langue.

Quant à la supposition de l'auteur anonyme et de Champollion-Figeac que le jeu grec ἀπριάζειν fût le même qu'alingen, on n'a que faire de dire qu'elle n'est justifiée par la moindre preuve. Il n'y a aucun rapport euphonique dans les mots, d'autant que le *jeu de pair ou impair*, par lequel on traduit ἀπριάζειν, est autre chose que notre alingen. Par ainsi

Peut-être qu'il dit vrai, mais c'est un grand peut-être.

*
* *

L'expression *Je ministro*, employée par le dauphinois, vient aussi à l'appui de l'antiquité de la formule. Le verbe *ministra* n'existe ni dans le discours lyonnais, ni dans le forézien, ni dans le languedocien, ni dans le provençal, ni dans le saintongeais, ni dans celui du Velay, ni dans celui du Poitou, ou dans celui du Briançonnais, ni dans celui du Dauphiné lui-même, car Champollion-Figeac n'aurait pas manqué de l'insérer dans son essai de glossaire, et il n'en peut pas même donner l'exacte signification.

Je ministro, c'est encore du latin. C'est *ministrare* pris dans le sens de *fournir*, comme dans notre jeu de cartes lorsque l'on dit, à une couleur, je *fournis*, ou j'y *fournis*. Il existait encore au douzième siècle dans la langue d'oc : *Sa lengua menestra fuoc*, sa langue fournit, produit du feu. (V. Raynouard).

La forme lyonnaise, *je m'y mets* est bien plus récente que la dauphinoise, dont elle est une corruption. Qui n'a remarqué combien aisément le peuple remplace un mot dont il ne saisit pas le sens par un mot qui lui dit quelque chose, parfois même de contraire au sens primitif, pourvu